Le contre-amiral Kautz.

Presse Associée—

Washington, 3 janvier—Le département de la marine a lancé aujourd'hui un ordre relevant le contre-amiral Kautz de ses fonctions de commandant en chef de la station navale du Pacifique à partir du 28 janvier.

L'amiral Kautz prendra sa retraite peu de temps après cette date.

TEMPERATURE

Du 3 janvier 1901.

Thermomètre de B. & L. Ollanier, Opticiens. No 148 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	44	7
Midi.....	50	10
3 P. M.....	50	10
6 P. M.....	48	9

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 3 janvier—Indications pour la Louisiane—Temps—beau vendredi vents variables, frais sur la côte; beau samedi.

NOTRE BUREAU DE SANTE.

Nous nous préoccupons toujours très vivement, parfois même un peu plus que de raison, de ce qui se passe à l'étranger, au loin, dans des pays que nous ne connaissons pas, où nous ne fourrerons jamais le pied — en quoi nous n'avons pas tout à fait tort. Un homme intelligent doit pouvoir constamment se rendre plus ou moins bien compte de ce qui se passe de son temps, fût-ce au fond du continent noir ou du continent jaune.

Mais, en même temps, nous négligeons un peu trop nos petites affaires locales, celle de notre sûreté, de nos intérêts, de notre santé, de la santé de nos familles—en quoi nous sommes fautifs.

Il est fort beau, de notre part, de faire des vœux pour le succès de nos missionnaires en Chine ou pour celui des Boers, dans le sud de l'Afrique, mais il ne faut pas que cela nous fasse oublier les soins que nous devons prendre de la sécurité de nos concitoyens, de nos proches, de nos familles. Soyons un peu moins anxieux de ce qui se dit et se fait au-delà des mers et songeons un peu plus à ce qui se dit et se fait autour de nous, où, trop souvent, tout se fait sens dessus dessous.

Nous ne nous en trouverons pas plus mal. Gardons-nous d'oublier l'histoire de cet astrologue de fabuliste qui, tout entier à la contemplation de ce qui se passait dans la lune, n'apercevait pas le trou qui était béant à ses pieds et se laissait choir dans un puits.

C'est cependant un peu ce qui nous arrive, en ce moment. Pendant que nous portons nos regards à droite et à gauche, afin de secourir de braves gens que nous ne connaissons pas, nous nous exposons, sans nous en douter, aux plus grands dangers pour notre santé et celle de nos familles. S'il y a un pays qui doit se tenir constamment en garde contre les invasions des fièvres épidémiques, c'est bien le nôtre, à cause des perfidies du climat qui nous exposent à mille maladies contagieuses, plus redoutables ici que partout ailleurs. Il est d'une absolue nécessité que nos docteurs soient sans cesse aux aguets pour prévenir l'introduction de quelque affection contagieuse qui peut produire des maux incalculables.

Eh bien, nous avons failli en être privés, au moment même où nous nous y attendions le moins, être privés de toute inspection sanitaire. Non pas que nous en ignorions la nécessité, mais il n'y avait pas d'argent en caisse et notre Bureau de Santé se voyait obligé de renvoyer ses inspecteurs, parce qu'il n'avait plus les moyens de rétribuer leurs services. Qu'est-il arrivé? Ces braves gens qui vivent comme la masse de notre population, au jour le jour, et ont besoin de leurs salaires quotidiens ou hebdomadaires pour faire vivre leurs familles— ces braves gens-là se sont saignés à blanc pour conserver à la communauté les inspecteurs sanitaires dont elle avait besoin.

Il a été résolu, au Bureau de Santé, de rogner les salaires de tous les employés, sans exception aucune. On appelle cela une réduction horizontale; c'est à-dire qu'il a établi une réduction de tant pour cent sur le salaire de chaque employé, depuis le président jusqu'au dernier des officiers. Il le fallait pour sauver une institution d'où dépend la salubrité publique, et tout le monde s'y est résigné, à regret sans doute, mais de bonne volonté. C'est là un fait qui fait le plus grand honneur à notre corps médical et nous nous faisons un devoir de le relever.

C'est déjà assez humiliant pour notre ville de ne pouvoir payer une police suffisante pour mettre à la raison tout les bandits qui infestent la communauté de leur présence, mais nous voir privés de toute inspection sanitaire au moment où nous en avons le plus impérieux besoin, c'était vraiment trop, beaucoup trop.

La "Liquidation des Expositions."

Sous la date du 22 décembre, nous lisons dans le *Journal des Débats*:

Ce n'est pas de finances qu'il s'agit. C'est de tout autre chose. Ce qu'on voudrait "liquider", c'est la masse de gens de toutes sortes et de toutes professions, hormis les professions honnêtes, les assassins, cambrioleurs et souteneurs que la fermeture de la grande foire a rejetés sur le pavé de Paris. Et l'expression "liquider" paraîtra ici particulièrement heureuse pour peu que l'on songe à l'industrie aquatique qu'exercent la plupart des personnages. C'est M. le préfet de police qui l'a créée. Comme on l'interrogeait hier sur la multiplication des crimes, vols et attaques à main armée dans tous les quartiers de la capitale, comme on lui demandait son avis sur cette situation incommode et sur les moyens à prendre pour l'améliorer, il a répondu: "Tout cela, Messieurs, c'est la liquidation de l'Exposition"....

Après quoi, M. le préfet de police a expliqué sa pensée et cité des chiffres. Il a parlé du "résidu impur" qu'ont laissé derrière elles les foules qui nous ont visitées, de la nécessité de purger Paris de ces camelots, de ces garçons de salle, de ces gens de métiers divers venus de tous les pays de la France et l'étranger pour profiter des aubaines de l'Exposition, et qui, privés maintenant des moyens d'existence, incapables de tout métier régulier, n'ont guère d'autres ressources d'existence que d'explorer les poches de leur prochain, ou d'autres moyens de récréation que de le découper en petits morceaux. Quant à l'importance de ce "résidu", il n'est pas malaisé de l'évaluer. Le nombre des arrestations opérées chaque année à Paris varie peu dans les temps ordinaires: il est de cent mille environ. Mais, en l'an de grâce 1900, il s'élèvera à cent trente mille. La voilà bien la plus-value ordinaire des Expositions; tout augmente: le prix du beurre et le chiffre des criminels.

Ces constatations ont paru intéressantes au Conseil municipal, et le paraîtront aussi sans doute au public. Mais, enfin, il serait plus intéressant encore, ou du moins d'un intérêt plus pratique, de savoir comment on liquidera cet excédent de malandrins, que de savoir comment il s'est formé. Car il faut bien se garder de croire que les trente mille "arrêtés" supplémentaires composent tout le résidu: il s'en faut de beaucoup. Comment faire pour venir à bout du reste? C'est ici que les choses s'embrouillent, et la discussion d'hier au Conseil municipal ne les a pas éclairées d'une lumière bien aveuglante. M. le préfet de police a proposé diverses mesures: il a réclamé l'abolition de la dernière circulaire du procureur de la République, une modification de la jurisprudence relative aux souteneurs, et le vote d'une loi sur le vagabondage. C'est à merveille; les pensées de M. le préfet de police sont fort justes, et il parle d'or. Mais d'ici que toutes ces choses-là aient été décrétées ou votées, une autre Exposition aura eu lieu et un nouveau "résidu" se sera ajouté à l'ancien il faut trouver autre chose.; Un conseiller municipal a proposé de filer les souteneurs jusqu'à ce qu'on les prenne en flagrant délit. C'est un moyen. Mais il est peut-être plus séduisant que facile à mettre en pratique. M. le préfet de police a paru être de cet avis. Un autre conseiller a proposé à recruter la police de Sûreté parmi les escarpes de profession, plus aptes que d'honnêtes sous-officiers à prendre leurs pareils au piège: Gaboriau n'eût pas mieux dit. On a développé bien d'autres motions encore: inviter les agents à moins surveiller le jour les marchands des quatre-saisons, pour se consacrer à la recherche des voleurs; laisser les établissements publics ouverts toute la nuit; négliger les simples vagabonds et ne poursuivre que les criminels (excellente idée, si seulement les criminels voulaient porter un signe bien apparent, pour les distinguer des simples vagabonds). Et la séance s'est achevée par le vote d'un certain nombre de vœux de cette sorte. Ce n'est pas encore cela qui empêchera MM. les assassins de travailler, les Parisiens d'être étranglés, assassinés, perforés, découpés de toutes les façons, ni qui permettra aux tramways de circuler après sept heures du soir sur la route de la Révolte sans être blindés comme un train anglais au Transvaal, et munis d'une garnison d'agents de police. L'Exposition n'est pas encore près d'être liquidée.

Rome submergée.

La ville de Rome est sous les eaux. Non seulement les excavations des Forums sont changées en piscines, qui surplombent les colonnes, mais les rues sont submergées. Le délicieux petit temple de Vesta paraît comme une île ronde dans la mer. La place du Panthéon est un bassin prêt pour les naumachies. L'eau débordante des fossées, emplit la rotonde, et bat le tombeau de Victor-Emmanuel. Et, du haut du Pincio, on voit au crépuscule les palais et les églises surgir d'un flot rose. Un mur d'endiguement du tibre s'est écroulé. Cependant, on ignore généralement la cause de ces désastres. Elle est toute politique. Le Tibre déborde à l'avènement de chaque souverain. Il a inondé Rome en 1870, à l'avènement de Victor-Emmanuel; il a recommencé en 1878, pour l'avènement de Humbert; il sort de son lit en 1900 pour inaugurer le nouveau règne. C'est une très ancienne habitude, et qui remonte aux temps antiques. Les poètes savaient alors que le Tibre est l'époux de la Ville, *uxorius amnis*, dit Horace. Il la visite aux jours heureux. Ainsi fit-il quand Auguste rendit la paix au monde. Depuis lors, les poètes ont perdu la science des choses surnaturelles; ils ont oublié les traditions sacrées. Mais le fleuve est resté fidèle à ses sentiments désormais incompris. Et quand la Ville, son éternelle épouse, lui paraît rajeunie de la présence d'un jeune roi, le Tibre quitte le séjour ordinaire de ses quais, et par les rues qu'il enrichit d'une boue blonde, il recommence son voyage de noces.

Abita, Abita, Abita,
Que de trésors de santé cette Eau contient

UNE DÉCOUVERTE.

Un savant américain, M. W. Kime, vient de faire une découverte inattendue: à savoir la transparence du corps humain.

C'est à la suite d'expériences entreprises avec M. Hostetter, photographe new-yorkais, qu'il est arrivé à cette conclusion que les rayons solaires, concentrés au moyen d'un miroir circulaire sur une partie quelconque du corps, pouvaient très bien la traverser de part en part et conserver même une intensité suffisante pour impressionner une plaque photographique placée contre le dos du "sujet".

Celui-ci, un homme de corpulence plutôt développée, était assis à 2 m. 50 environ du miroir-réflecteur. Les expérimentateurs avaient disposé entre ses deux omoplates un phototype quelconque,—paysage ou groupe,—en contact direct avec la plaque à impressionner. Au bout de quinze minutes de pose, on put constater que l'image s'était très nettement imprimée par l'effet de la lumière solaire passant à travers le thorax. Il en fut de même pour les membres, dont la perméabilité aux rayons lumineux est encore plus complète et plus rapide.

Et, chose curieuse, M. Kime a constaté à maintes reprises que la "transparence" des os était très supérieure à celle du tissu vasculaire et des muscles.

Le Pont Alexandre III.

Le pont Alexandre-III, qui vient d'être livré à la circulation est le trentième pont de Paris sur la Seine. Avant lui, ceux dont la construction est la plus récente sont les ponts Mirabeau, de Passy, de Tolbiac et Sully.

Douze ponts ont été restaurés sous le règne de Napoléon III: les ponts de l'Alma, d'Arcole, de Bercy, au Change, des Invalides, Louis-Philippe, Petit Pont, National, Notre-Dame, Saint-Michel, de Solferino et le viaduc d'Auteuil.

Le pont du Carrousel et le pont au Double reconstruits datent de Louis-Philippe; le pont Neuf a été restauré en 1848; les ponts de l'Archevêché ont été construits sous la Restauration; les ponts des Arts, d'Austerlitz, d'Iéna et de Saint-Louis sous le second Empire. Le pont de la Concorde, commencé sous le règne de Louis XVI, ne fut terminé que sous la Révolution; le pont Royal remonte à 1689 et le pont de la Tournelle à 1656.

Le doyen des ponts de Paris est le pont Marie, construit en 1617, qui n'a subi que de légères restaurations de détail.

Un ivrogne inoffensif.

Il y a, en Suisse, une petite ville qui vient d'éprouver, à ses dépens et dans des conditions tragiques, la nécessité du combat contre l'alcoolisme. C'est, près le lac de Zurich, la commune d'Herrliberg, qu'un incendie a détruite, cette semaine, en l'espace d'une nuit. La police a arrêté l'incendiaire, un nommé Conrad Hirzel, que tous ses concitoyens tenaient jusqu'ici pour un bonhomme, un peu ivrogne, mais très inoffensif, et qui a confessé son crime dans les termes suivants:

Le dimanche, j'avais couru les pintes de Zurich et j'étais revenu ivre à Herrliberg. Le lundi, j'ai continué à boire, de telle sorte que le soir, j'étais assez gai. D'un colporteur estropié, j'achetai trois boîtes d'allumettes suédoises, puis j'allai me mettre au lit. Ne pouvant dormir, l'idée me vint que j'avais des allumettes. Je m'habillai et je courus mettre le feu aux granges de mon ancien maître, Hitz, et de Wunderli. Lorsque les pompiers arrivèrent, j'étais sur les lieux; ayant remarqué qu'on avait donné une gifle à un individu qui refusait de pomper, je me mis au travail avec ardeur. Mais bientôt je m'échappai pour boire à l'auberge de la "Vue riante".

"De là, je me rendis chez Bickel à la Wengi et mis le feu à sa grange, puis je retournai travailler un moment aux pompes. Sentant la soif, je retournai prendre un verre à la "Vue riante". Ensuite, par des détours, je gagnai la grange de M. Schœnenberger, ancien conseiller communal, et j'y mis le feu. Plus loin, j'allumai également la grange de M. Weinmann, juge du district. Comme je cherchais à rentrer dans le village en faisant un grand détour, je passai près de l'habitation du boucher Gross et l'idée me vint d'y mettre aussi le feu, ce que je fis. Après quoi, je rentrai à la maison et me couchai."

L'histoire de cet honnête pochard, qui n'eût point fait de mal à une mouche et qui allume des maisons uniquement parce qu'il ne peut pas dormir, est pour les Chambres fédérales une douloureuse leçon. Elle doit leur inspirer quelques remords de ne point appliquer d'un façon plus stricte l'article de la Constitution qui veut que l'on prélève, pout combattre l'alcoolisme, dix pour cent sur les recettes du monopole de l'alcool.

AMUSEMENTS.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Aimez-vous les représentations variées, où l'on cherche à plaire à tout le monde, où il y en a pour tout les goûts? Allez à l'Académie de Musique. La troupe de May Howard est excellente, et le directeur de la scène, M. Davies, fait habilement varier les plaisirs de ses habitués, à qui il en donne toujours plus qu'il ne leur en a promis.

THEATRE TULANE.

Superbe soirée, hier, au Tulane. La foule y abondait pour applaudir un artiste aimé, Otis Skinner, qui, à l'heure qu'il est comme toujours, sait s'entourer d'une excellente troupe et ne jalouse pas les bravos qui peuvent s'adresser à ses partenaires. Il sait qu'il a recueilli les plus beaux bénéfices. Ce soir, une fois de plus, le "Prince Otto", la pièce favorite du public américain.

GRAND OPERA HOUSE.

"In The Ranks" fait toujours d'excellentes recettes au Grand Opera House, grâce au talent des interprètes qui, comme on le sait, forment une troupe tout-à-fait d'élite. Ce fait, c'est le fruit de l'habile système du directeur Greenwald qui a su s'assurer les services d'habiles artistes que le public connaît et qu'il aime. De là, la série de belles salles que fait, chaque hiver, le Grand Opera House.

THEATRE "CRESCENT."

Les amateurs de sport se rendent chaque jour aux représentations que donne Terry McGovern, qui est non seulement un lutteur de première force mais aussi un excellent acteur.

Dimanche, première apparition des troubadours de la Black Patti dans une pièce qui vient de faire fureur: "A Darktown Frolic on the Rialto," pièce gaie qui va attirer la foule au Crescent.

THEATRE DE L'OPERA

Il y avait, hier soir, une superbe chambrée, au théâtre de la rue Bourbon. On donnait les "Huguenots", l'opéra qui passe aux yeux de bien des amateurs pour le chef-d'œuvre de Meyerbeer. Nous lui préférons le "Prophète", à cause du rôle de Fidès, le plus grand qu'il y ait dans tout le répertoire ancien et moderne.

Mais passons; le "Prophète," nous l'espérons bien, nous sera donné en temps et lieu.

N'avons-nous pas sous les yeux une artiste qui semble posséder toutes les qualités que l'on exige de la "Mater Dolorosa" de Meyerbeer.

Donc on donnait, hier, "Les Huguenots" avec Mme Talexis dans le rôle de Valentine, le plus terrible qu'il y ait dans le répertoire de la Falcon; avec M. Jérôme dans le rôle de Raoul; avec M. Balleroy dans celui de Nevers; avec M. Bouxman dans celui de Marcel—quatre des plus grandes figures du répertoire moderne; avec Mlle Gifford dans celui de la Reine Margot.

Franchement il faudrait être bien difficile, à la Nouvelle-Orléans, pour n'être pas satisfait d'un pareil quintette. Ces braves artistes se sont acquittés de leur tâche avec autant de talent que de bonheur. Mmes Talexis et Gifford, MM. Jérôme, Balleroy et Bouxman ont obtenu tous les bravos qu'ils méritent.

Demain, autre grande représentation—"Faust" avec Mme Talexis [Marguerite] et MM. Jérôme (Faust) et Bouxman (Méphisto). Il va sans dire que nous aurons le ballet de Faust qui est célèbre.

LE Général Slaughter.

Presse Associée—

Mobile, Alabama, 3 janvier—Le général major James E. Slaughter, qui est mort à Mexico mardi dernier, commandait les forces confédérées à la dernière bataille de la guerre civile, à Bonas San Jago, Texas, comme le mentionne M. Davis dans son livre. Il a capturé plus de fédéraux qu'il n'avait de soldats. C'était après la capitulation de Lee.

Quelques jours après cette bataille le général Slaughter a lancé la proclamation caractéristique suivante:

Soldats.

"La guerre est terminée. Rentrez dans vos foyers et essayez d'être d'aussi bons citoyens que vous avez été de bons soldats.

J'espère que le résultat prouvera que nos ennemis avaient raison et que nous avions tort."

Le général Slaughter fut nommé deux fois directeur du bureau de poste de Mobile par les républicains.

Il était à Mexico pour recouvrer des réclamations quand il fut atteint de la maladie qui devait l'emporter.

—:o:—

Les réclamations allemandes au Maroc.

Presse Associée—

Berlin, Allemagne, 3 janvier—En outre des principales réclamations précédemment réglées le Maroc a consenti à payer à l'Allemagne 46,269 douros pour d'autres réclamations et à faire droit à diverses requêtes.

—:o:—

Réunion d'agents de change à Londres.

Presse Associée—

Londres, 3 janvier—Plusieurs agents de change se sont réunis aujourd'hui pour discuter les récentes faillites et la chute de la London and Globe Corporation.

Ils ont nommé un comité pour faire une enquête sur quelques transactions de la corporation et sur sa position actuelle. Ce comité présentera un rapport mardi prochain.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

71 Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

SIXIÈME PARTIE.

DIX ANS APRÈS.

X

L'ÉVASION.

(Suite.)

Il y en avait une, en effet. Elle disait ceci:

"Ami,

"Trouve-toi demain soir, entre six heures et demie et sept heures moins un quart, au coin du mur dont tu m'as parlé. Il fera déjà nuit en ce moment.

"Une corde à nœuds te sera jetée par-dessus la muraille. Saisis-la et sauve-toi.

"De l'autre côté du mur, tu rencontreras Dominus. Une voiture à deux chevaux sera prête. Nous gagnerons la France par la Lorraine.

"Renvoie moi ce soir, à dix heures, notre messagère afin de m'assurer que tu as reçu cette lettre.

"Et demain, avant ta promenade quotidienne, lâche le deuxième pigeon avec quelques lignes. Elles nous diront si aucun empêchement n'est survenu pour ta sortie.

"Une heure après, tu sera libre, Gérard!....Je n'ose encore y croire, mais pourtant c'est vrai, car Dieu nous aidera.

"Je t'aime!....A demain,—et à toujours.

"MARIE."

Gérard passa une journée fiévreuse. La première réponse fut expédié au moment convenu, et le commandant attendit le lendemain sans pouvoir dormir.

A l'heure fixée, avant de descendre dans le jardin, il remit sa liberté aux deuxième pigeon, pour apprendre à Marie que rien ne se mettait en travers du projet d'évasion.

La nuit tombait lentement, quand Gérard se trouva dans le parc.

Autrefois, le gardien y descendait en même temps que son prisonnier. Il ne le perdait pas de vue, tout en se livrant à quelques travaux de jardinage.

Mais la surveillance s'était relâchée peu à peu, et souvent le geôlier se trouvait très loin du commandant, le jardin étant fort vaste.

Neubourg fit le tour de l'enclos.

Il n'y avait encore pas de corde à nœuds dans le coin indiqué.

Sans quitter de l'œil le gardien-jardinier, occupé à élaguer un arbuste, il continua sa promenade.

Il repassa devant le coin orienté vers Freudenstadt, et aperçut cette fois une corde pendant jusqu'à terre. Elle tremblait encore; c'est qu'elle venait d'être lancée de l'extérieur, par-dessus le mur.

La clôture était haute d'environ trois mètres.

L'escalader à l'aide de la corde parut un jeu à Neubourg.

Justement, le geôlier était à une certaine distance. Sa silhouette penchée vers la terre se détachait confusément sur le fond de grisaille de la nuit tombante.

Soudain, Gérard ne l'aperçut plus. Le gardien venait de tourner derrière un rang d'espaliers épais et chargés déjà de frondaison naissante.

—Voici le moment, se dit le commandant en bondissant vers le mur.

Il tira fortement sur le câble, qui ne céda point.

Un dernier et prudent regard en arrière.... et Neubourg grimpa le long de l'échelle improvisée.

En quelques secondes, il fut au-dessus de la muraille.

De l'autre côté, un homme.

Dominus....

Il aida Neubourg à descendre; puis, prenant à peine le temps de presser les mains qui lui étaient tendues, il retira la corde à nœuds et la détacha d'un arbre auquel il l'avait fixée.

Et aussitôt, tous deux, sans mot dire, se lancèrent en un pas de course effréné, du côté de l'hôtellerie.

Ils eurent vite franchi la distance qui les en séparait.

A mi-chemin, le long d'un sentier creux, une vieille berline se dissimulait derrière un bouquet d'arbres.

Deux chevaux attelés à cette voiture piaffaient d'impatience.

Dans la berline, Marie attendait frémissante....

Elle s'élança dans les bras du prisonnier.

Une étreinte folle.... Deux cris, deux noms dirent tout leur bonheur, tout leur amour:

—Marie!....

—Gérard!....

Extase divine, en cette minute effaçant par son infini et rédemptrice volupté la page des souffrances d'antan, des douleurs d'hier déjà oubliées....

Mais il ne fallait point s'attarder.

Le salut l'exigeait.

Rapidement, Dominus s'était hissé sur le siège, à côté du conducteur, un loueur de voiture connaissant parfaitement le pays; cet homme avait accepté là une mission périlleuse, mais magnifiquement rétribuée.

Les deux époux s'installèrent à l'intérieur, tout à leur joie....

Marie, délicieusement troublée, murmurait d'une voix mourante ces sentiments empreints d'adoration suprême:

—Gérard.... Mon mari....

L'émotion la brisait toute. Elle ne pouvait en dire plus.

Lui, dont le cœur battait très vite, se sentait presque défaillir sous la profonde, la capiteuse ivresse qui l'envahissait.

Libre et réuni à elle, c'était le paradis....

—Marie, chère Marie! répétait-il en couvrant de baisers le visage de la jeune femme, éclairé du reflet alangui des yeux mi-clos.

Réunion bénie!....

Douche revanche sur le passé ingrat!....

.....

Sous l'aiguillon du fouet, les chevaux galopaient.

La berline filait à fond de train du côté de la Lorraine. Encore quelques heures de cette allure vertigineuse, et elle atteindrait la frontière de France.

***

Lorsque à sept heures, le geôlier du château-fort voulut faire rentrer son prisonnier dans la cellule, il s'aperçut avec épouvante de sa disparition.

Il courut prévenir l'officier de service. On fouilla les coins et les recoins du parc, une patrouille parcourut la ville, des perquisitions furent opérées dans certaines maisons, inutilement, comme bien on pense.

La voiture qui emportait les fugitifs était loin déjà; elle avait passé le Rhin et volait, enlevée dans le trot allongé de son attelage, sur Haguenau.

De là, elle gagnerait Saverne, Sarrebourg, Avricourt et Lunéville.

C'était une centaine de kilomètres. Il fallait les franchir dans la nuit.

La berline marchait bien; mais le télégraphe allait plus vite....

L'enquête, menée par les autorités de Rastadt, avait appris qu'une voiture, brûlant le sol dans sa course rapide, se dirigeait vers le Rhin.

Vraisemblablement elle conduisait le commandant à la frontière française.

Aussitôt elle fut signalée, par dépêches, aux bureaux de douanes qui sillonnent la ligne de démarcation établie entre les deux pays.

Ainsi, on formait des cordons presque infranchissables, un filet dont les mailles serrées arrêteraient sans doute les fugitifs.

Ceux-ci arrivèrent près d'Avricourt vers cinq heures du matin.

Les chevaux commençaient à être fourbus, bien que le cocher leur eût régulièrement ménagé la halte horaire.

La longue traite qu'ils venaient de fournir à allure forcée les avait épuisés.

Heureusement, la dure étape touchait à son terme.

Le conducteur prit un détour pour ne point traverser Avricourt même.

Déjà, Dominus apercevait, à une certaine distance, le poteau-frontière—disque aux couleurs rouge et noire avec l'aigle impériale et le mot: "Deutschland."

Tout à coup, quatre douaniers allemands, dissimulés dans un fossé, firent irruption sur la route.

—"Halt! Nicht weiter!.... (Halte là! Pas plus loin!....) cria l'un d'eux.

Les douaniers étaient armés de revolvers qu'ils brandissaient, menaçants.

—Ralentissez comme si vous vouliez arrêter, commanda Gérard au postillon.

En même temps, il rassurait, d'une pression de main affec-